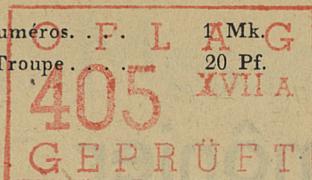


Officiers, 4 numéros.
Hommes de Troupe.

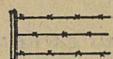
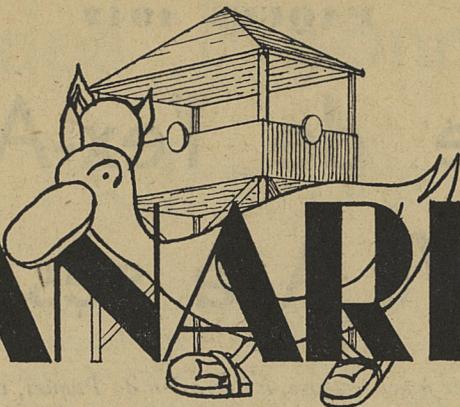


51 MARS 1942

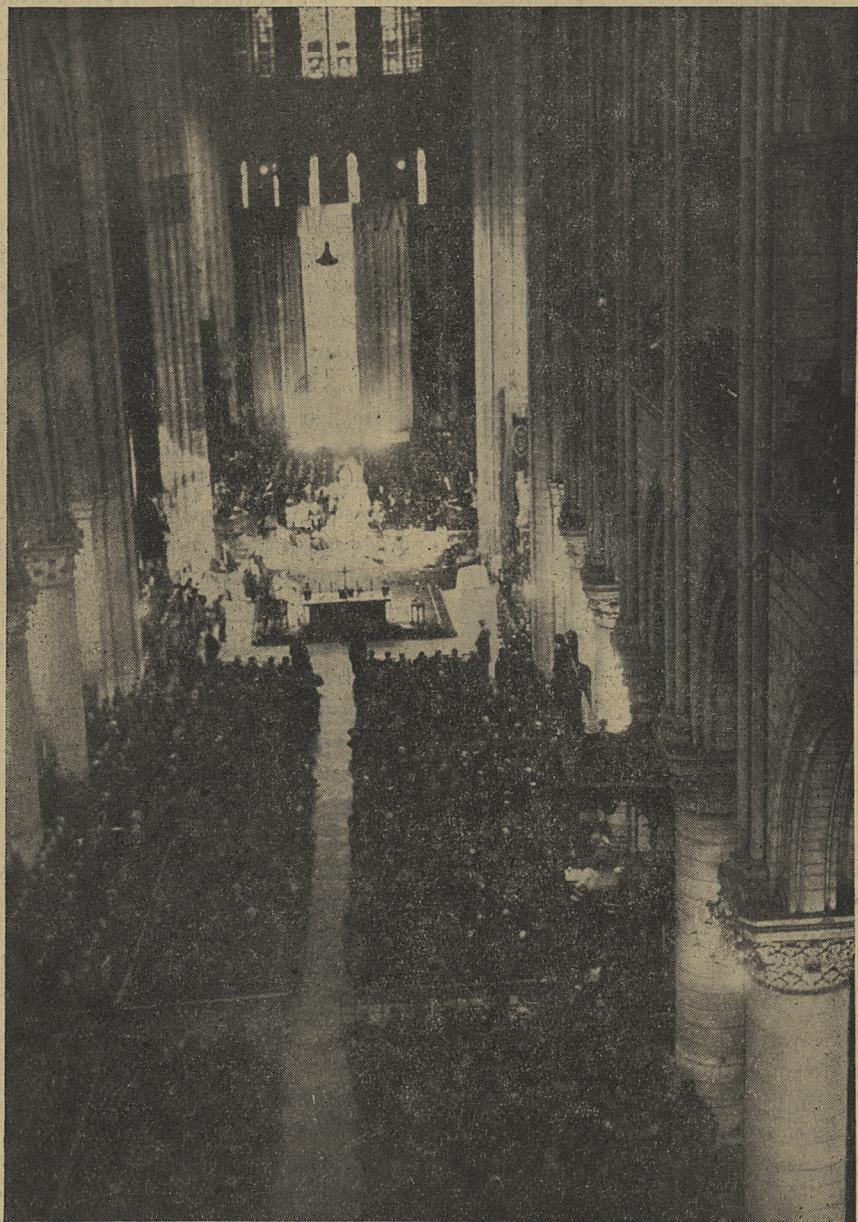
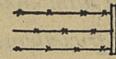
NUMÉRO 26

DEUXIÈME ANNÉE

LE CANARD en... KG



LE BI-MENSUEL DE L'OFLAG XVII A



Messe des Prisonniers célébrée à Notre-Dame, le 11 janvier 1942, en présence de Mgr. Suhard, devant 1.500 rapatriés et 10.000 parents de prisonniers

Sommaire

Message de l'ex-Aumonier de l'Oflag XVII A à ses frères captifs	2
La Messe des Prisonniers libérés à Notre-Dame	3
Des Provinces à la Communauté	4
Une Chronique des 7 Nains : Les C. D. B.	5
Fin de « La Volière »	5
Pages humoristiques : L'INDÉPENDANT	6-7-8
Spectacle de l'Equipe : « Gringoire » et « La Pie Borgne »	8
Une Heure à la Bibliothèque	9
Le Billet de Marchand	10



Chronique Religieuse,
Bridge, échecs, mots croisés, etc...



GFP RES 203

PAQUES 1942

Message de l'ex-Aumônier de l'Oflag XVII A à ses frères captifs

Nous avons la grande joie de présenter à nos lecteurs, à l'occasion de Pâques, un message de fraternité et d'espoir de notre ancien aumônier l'abbé Joulin, dont nous n'avons pas oublié la sollicitude et le dévouement.

Chargé officiellement en France de l'accueil spirituel des prisonniers libérés, l'Abbé Joulin nous garde un souvenir fidèle et agissant.

Mes frères,

C'est par ces deux mots "mes frères" que je veux m'adresser à vous dans ce message qu'il m'est permis, par faveur singulière, de vous adresser pour Pâques. "Mes frères", vous l'êtes tous, chers camarades du XVII A, plus que ne le furent jamais tous ceux à qui, depuis 15 ans, j'adresse la parole dans mes prédications. Vous êtes mes frères tellement que souvent je regrette de ne plus pouvoir vous le dire sans intermédiaire et que, si c'était à recommencer, je crois bien que je manquerais au devoir qui m'a fait revenir ici, où les prêtres manquent, tandis que vous en avez, vous, un si grand nombre à votre service.

Mais j'atténue mon regret de vous avoir quittés en laissant votre souvenir m'obséder sans cesse, en entretenant cette obsession et en consacrant les faibles moyens et tout le temps dont je dispose au service de vos familles.

Vous savez que chaque troisième dimanche du mois nous nous réunissons, familles des XVII A et libérés, pour prier, pour nous communiquer vos nouvelles, pour nous entr'aider. Vous savez qu'à Notre-Dame de Paris, le 11 janvier, dans une cérémonie grandiose et extraordinairement émouvante, plus de 1.500 rapatriés et 10.000 parents de prisonniers se sont rassemblés pour s'unir à vous dans une supplication ardente et une atmosphère qui vous rendait présents.

Vos femmes se réunissent entre elles à la Maison du Prisonnier pour parler ensemble de vous. Des recollections spirituelles se font périodiquement pour vos parents qui vous atteignent ainsi plus facilement.

Un petit bulletin de spiritualité — le vôtre — commence à se diffuser parmi vos familles. Une plaquette avec reproductions de dessins, bois, textes, chants du camp donnent à ceux qui vous attendent une idée des lieux où vous vivez, de vos activités intellectuelles et spirituelles.



Chaque dimanche, après mon service paroissial, je vais parler de vous dans les paroisses de Paris et de la Banlieue. Je fais connaître à tous votre vie, vos activités étonnantes, votre volonté admirable de prendre une grande part au redressement de la Patrie. Vos camarades rapatriés sont parfaits de délicatesse et de dévouement pour les chers vôtres.

Vous voyez, mes frères du XVII A, combien votre souvenir est ici vivant, combien vos familles, vos amis, vos compatriotes sont informés de toute votre vie et s'y unissent de toutes manières. Mais si je vous dis cela, c'est que je veux vous adresser trois prières :

1° — Il faut, malgré tout et à tout prix, maintenir très haut votre moral sur lequel se modèle le nôtre. Nous savons votre souffrance, la nôtre est grande aussi. Nous devons compenser notre défaite par notre force d'âme et pour cela nous aider mu-

tuellement sans défaillance, car nous laisser abattre serait pire que d'avoir été vaincus et nous condamnerait au désespoir.

2° — Il faut stimuler votre courage par la même certitude que celle qui nous donne à nous-même une espérance immense : nos deuils, nos séparations, nos privations accumulent des mérites qui sont les gages les plus assurés de notre résurrection. Pour travailler à la régénération de notre patrie, malgré tant d'obstacles qui subsistent, nous puisons aux richesses morales que vous nous amassez. Et nous vous demandons en suppliant de les accroître sans cesse.

3° — Il faut enfin vous unir coûte que coûte, car cela vous est plus facile qu'à nous, et nous comptons sur votre union entre captifs pour l'imposer à votre retour à tous les Français, malgré l'opposition de quelques-uns. Et nous savons bien que sans l'union entre nous tous, nous ne ferons qu'accroître nos malheurs.

En vous quittant, laissez-moi vous con-
vier fraternellement, sans aucune ironie provocante, à vous laisser envahir par le renouveau et la joie de Pâques. Le Christ est ressuscité pour mettre à la disposition de tous les hommes qui veulent librement en user des espérances sans limites et des forces merveilleuses pour un renouvellement de leur potentiel spirituel, moral, intellectuel, social et national.

Je m'unis de tout mon sacerdoce à l'Alleluia pascal des prêtres et des séminaristes du camp à qui je demande une aide puissante pour mon ministère et celui de tous leurs confrères dont la tâche est lourde et délicate.

Avec une confiance sans bornes, répétons ensemble la parole de Saint Paul : "O mort, où est ta victoire?... Mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, travaillant de plus en plus à l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur". A bientôt !

Georges JOULIN,
Chargé de l'accueil spirituel des P. L.

La Messe des Prisonniers libérés à Notre-Dame

Nous empruntons à la Semaine Religieuse du 17 Janvier le compte-rendu de cette grandiose et émouvante cérémonie dont nous reproduisons la photographie en couverture.

Le dimanche 11 Janvier, au milieu de la matinée, il était impossible de pénétrer à Notre-Dame par les portes du Parvis.

Dans les nefs latérales, dans l'évasement des chapelles, dans le chœur, aux tribunes, partout où elle avait pu refluer, la foule des prisonniers libérés et des parents de prisonniers se tenait debout, serrée au coude à coude, vibrante, dans une même communion de pensée avec tous les captifs. Les camps semblaient, par quelque miracle, s'être transportés, et groupés dans l'enceinte de la nef et des transepts. Des pancartes « Stalags I à IV... Oflags XII à XVII... Frontstalags » avaient servi de points de ralliement aux prisonniers rapatriés qui représentaient leurs camarades absents. Des hommes..., des hommes..., à l'attitude nette et décidée, au visage à la fois grave et heureux.

A la croix du transept, au point de convergence de tant de regards, sous un immense velum tricolore : l'autel, où officiaient le chanoine Potevin, MM. les abbés Soudry et Gilles, tous trois anciens prisonniers. Derrière, à l'entrée du chœur, le trône de S. Em. le Cardinal-Archevêque de Paris. Au pied de l'ambon, S. E. M. de Brinon, délégué général du Gouvernement français dans les territoires occupés, représentant le Maréchal Pétain. En face, S. E. M. Scapini, ambassadeur des prisonniers. Sur le côté gauche de l'autel, au premier rang : Mme la générale Huntziger, MM. Musnier de Pleignes, secrétaire général des Anciens Combattants; Pinot, commissaire au Reclassement des prisonniers libérés; l'amiral Bard, préfet de police; MM. Trochu, président du Conseil municipal; Georges Bernard, président de la Commission administrative de la Seine; Perier de Feral, secrétaire général de la Préfecture, représentant le Préfet de la Seine; le général Bridoux; M. de Calan, président du Comité

d'assistance aux prisonniers; le général Fribourg-Blanc, directeur du Service de santé; les représentants des ministères de la Guerre et de la Marine; une délégation du Conseil municipal de Paris.

Sous les couleurs nationales, n'était-ce pas toute la France unie autour de ses prisonniers que symbolisaient à l'autel trois libérés d'un Oflag, d'un Stalag et d'un Frontstalag?

Après le cantique *O Reine des captifs*, l'assistance chante, « comme au camp » le *Kyriele*; elle alterne avec le grand orgue la messe royale de Dumont,

A l'Evangile, M. l'abbé Joulin, second vicaire de Notre-Dame de Vincennes, ancien aumônier de l'Oflag XVII A, prend la parole : son langage est direct, évocateur, convaincant.

Mes chers camarades libérés,

En cette messe d'action de grâces, évoquons ensemble le jour, l'instant où nous avons appris que nous allions sortir de notre camp et revenir en France!...

Là-bas, derrière nos barbelés, nous avons souffert avec dignité et profit moral, nous avons travaillé intellectuellement et manuellement, nous avons réfléchi, nous avons prié avec tant de foi et d'intensité, nous sommes allés si souvent, au soleil couchant, dans ce coin du camp où il nous semblait, vers l'Ouest, apercevoir la France plus aimée que jamais!

L'orateur demande aux libérés s'ils n'ont pas déjà enfoui dans un coin lointain de leur mémoire quelques unes des richesses spirituelles acquises au camp au lieu de les mettre en circulation. Puis il les adjure de se lever et de renouveler à haute voix, leur résolution de se donner à la régénération du Pays.

Minute poignante que celle où tous ces hommes se dressent et clament, devant Dieu et devant la France : « *Nous ne faillirons pas à nos devoirs spirituels, à nos devoirs familiaux, à nos devoirs civiques, à nos devoirs professionnels, à nos devoirs sociaux.* »

Puis avec une délicatesse qui n'exclut pas la

franchise, M. l'abbé Joulin s'adresse aux familles des absents.

Il est possible, mes frères, de vous résumer en quatre mots toute la vie de vos chers prisonniers : ils pensent à vous.

Vos prisonniers souffrent, parce qu'ils sont séparés de vous, parce qu'ils s'inquiètent de leurs parents qui vieillissent, de leurs enfants qui grandissent privés de l'autorité paternelle, ils souffrent de ne plus exercer leur profession... Mais ils souffrent avec une noblesse toute française et toute chrétienne, et leur souffrance est à l'exemple de Saint-Paul, ils vont même jusqu'à se glorifier de leurs tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, que la patience produit la vertu éprouvée et celle-ci... l'espérance. Leur espérance ne saurait être trompée, car la Charité de Dieu a été répandue dans leur cœur par le Saint-Esprit qui leur a été donné.

Au nom de ses camarades, l'ancien aumônier supplie les familles de se préparer au retour de leurs prisonniers : « *Accordez votre vie avec la leur; harmonisez vos sentiments avec les leurs; mettez tout en œuvre pour vous christianiser.* »

La messe semble se poursuivre dans une véritable atmosphère de « camp »; le silence de cette foule, à l'élévation, est complet. Au moment de la communion, malgré la rigueur de la température et de l'heure tardive, des libérés, des parents s'approchent des cinq tables saintes qui ont été réparties dans la cathédrale; plusieurs hélas! ne réussissent point à se frayer un passage. Détail touchant : une maman communie avec son enfant dans les bras. Tous deux seront mieux unis au bien-aimé prisonnier!

A l'issue de la bénédiction, S. Em. le Cardinal Suhard prononça un discours dégageant la leçon de la cérémonie.

Après l'appel des morts lancés par les cuivres du haut de la tribune, le grand orgue joue l'*In memoriam*, où se retrouvent les phrases musicales de la *Marseillaise*. Debout, l'assistance maîtrise son émotion et garde un recueillement qui pèse à nos poitrines.

J. L. C.

Pensez-y ! Si le " Canard " ne vous intéresse pas, il peut intéresser les vôtres...

ABONNEZ-VOUS !

DES PROVINCES A LA COMMUNAUTÉ

par Louis GIRARD

Comme, au terme d'un roman, le héros désabusé vient chercher dans la maison de ses pères la guérison d'une aventure, une nation, après de grands revers, abandonnant son rayonnement universel et cosmopolite, se replie volontiers sur son terroir originel. Il est limité ; ses bornes mêmes ajoutent à sa saveur. C'est là qu'au détour d'une haie, parmi le bruissement d'un feuillage, l'attendent les voix de l'enfance ou de la prime jeunesse, baume du temps où la vie était en fleurs, prélude de saisons nouvelles de l'âme : le vaisseau rentre au port. Ainsi, notre nouveau provincialisme. Mais cette retraite, pour être féconde, doit n'être pas définitive. Qu'on vérifie si les racines de l'arbre battu par la tempête plongent toujours solidement dans le vieil humus, c'est nécessaire. Rester toujours le nez piteusement dirigé vers le sol serait néfaste ; la cime de l'arbre est aussi intéressante que ses racines, c'est pour l'élever sans cesse que toute la plante travaille.

Nos vieilles provinces, à la fois données par les conditions naturelles et issues des successions féodales, formaient des pays profondément différenciés depuis les invasions barbares du haut moyen-âge. Outre les modes de vie dictés par les conditions géographiques, la langue, le droit les institutions, les poids et mesures les séparaient. Peu de routes entre les routes romaines et celles du siècle de Louis XV. Le commerce, portant sur des denrées précieuses et de peu de volume empruntait surtout les voies d'eau, même imparfaites. Le passé de la Loire en est un exemple. Le seul lien résidait dans la fidélité, mieux la religion du Roi, le descendant de Saint-Louis sacré à Reims. C'était la forme ancienne et unique du patriotisme.

Mais dès le XVI^e siècle, le français, langue du Roi, remplace le latin comme langue officielle. Le Très Chrétien devient avec Louis XIV le Roi Soleil, avec une cour d'un attrait et d'un éclat incomparable, une armée telle que n'en possédait aucun autre souverain, une Eglise plus indépendante des autres patrons laïques que dans les pays protestants et cependant toute dans la main du monarque, à partir du règne de Louis XV, l'apparition des fonctionnaires civils ; bref, le service du Roi s'étend à la France entière, domine et confond graduellement les provinces qui, à son service, prennent conscience de former une nation unie. Avec Louis XV, notre réseau routier se dessine alors que le

trafic croit en volume et en variété, multipliant les relations économiques au moment où Rivarol proclame l'universalité de la langue française. Lorsque Mirabeau déclare que le royaume n'est qu'un "agrégat inconstitué de peuples désunis", c'est un signe que les contemporains de Louis XVI souffrent de cet état et veulent y remédier.

Le patriotisme est né dans la nation, diminuant l'importance du lien royal. C'est cependant au cri de "Vive le Roi" associé à celui de "Vive la nation" que sera célébrée la fête du 14 Juillet 1790 ; la Fédération de tous les pays français y renouvelle solennellement son union volontaire et indissoluble. Le département, circonscription plus réduite à laquelle on donne le nom d'un fleuve ou d'une montagne du pays, divise la province sans la démembrer. Il se prête mieux aux besoins d'une administration plus minutieuse, de relations plus intenses au sein d'une nation désormais unifiée, où le Roi non seulement règne, mais désormais administre. Aussi bien, le cadre de l'administration n'était plus la province, mais la généralité, dirigée par un intendant, ancêtre de nos préfets. Dans leur correspondance, les intendants parlent déjà de leur département, bien avant qu'il ne soit question d'Etats Généraux ni d'Assemblée Constituante. Avoir l'air de venir de sa province, e'était une condamnation sous Louis Philippe, mais le décri du provincialisme parmi les gens du bon ton avait commencé dès le temps où Molière faisait rire la meilleure société aux dépens de Monsieur de Pourceaugnac, gentilhomme limousin. La cour de Versailles avait préparé l'œuvre de la Révolution.

Tout en se consacrant avec zèle au progrès industriel, à la presse et aux deux chambres, les élites demeurées dans les capitales provinciales ne tardèrent pas à s'alarmer de la prépondérance excessive de Paris, de ce Paris en qui se résumait de plus en plus l'activité et la pensée française. La naissance aux temps romantiques de l'étude du folklore, témoignage des âges primitifs, celle de l'histoire locale, celle des patois et des costumes amorçaient chez les notables la rénovation sentimentale et scientifique des traditions provinciales, toujours vivantes d'ailleurs dans les mœurs quotidiennes des classes populaires. Félibres provençaux et bardes bretons témoignaient avec éclat de la renaissance littéraire des provinces, veine que les

œuvres régionalistes de nos jours suivent toujours plus fructueusement.

Par ailleurs, le progrès même du trafic et des communications diminue la nécessité du cadre départemental. Au siècle de l'avion et de la radio, la nécessité de rapprocher l'administration de l'administré se fait moins pressante. Le nombre des sous-préfectures n'a cessé de diminuer depuis le XVIII^e siècle. Au temps de l'électricité, des usines de la Gironde ou du Lyonnais recevront leur énergie du Massif Central, des Alpes ou des Pyrénées. Les limites anciennes sont à abattre. Le même problème se pose qu'au temps de Louis XVI. Sans supprimer le département qui a, lui aussi, sa tradition, il faut le grouper à l'intérieur d'un cadre nouveau, à l'échelle de notre temps.

Or, les travaux de l'école géographique issue de Vidal de la Blache, dirigeant son étude sur l'interaction de l'homme et de la terre, se penchant avec prédilection sur les genres de vie qui lient l'habitant à son terroir, diffuse chaque jour plus largement la notion de région géographique. En gros, ces régions se rapprochent de nos anciennes provinces qui les ont parfois créées, traçant un cadre artificiel à l'intérieur duquel l'homme a noué des relations stables. Le tourisme, le scoutisme, les pèlerinages, les compétitions sportives ont aidé à la vulgarisation de cette notion scolaire. D'ailleurs, aujourd'hui une famille est souvent d'une province, il est rare qu'elle se limite à un département.

Gardons-nous seulement d'une reconstitution en carton-pâte de la France du XVI^e siècle ! Pas d'efforts intempestifs pour ranimer des langages qui expirent à notre génération, comme pour affubler les filles de coiffes archaïques et abandonnées ! Autant vaudrait nous-mêmes endosser la redingote de Monsieur Thiers. Pas de hargne entre provinces : toutes sont riches et belles, car toutes ont leur âme et participent de l'égalité essentielle des âmes. Lorsque nos fils, confondus dans les rangs d'une commune camaraderie, parcourent les routes de France comme de jeunes Dauphins visitant pour la première fois leur royaume, puissent les nouvelles provinces, dans un printemps nouveau, scander leur marche d'une chanson unanime — chanson qui mêle le chant tendre et majestueux des vieux pays aux appels des jeunes provinces de l'Empire dans l'unité du chœur de la Patrie.

LES C.D.B.

FIN DE "LA VOLIÈRE"

Bien que notre Oflag compte déjà un nombre imposant de groupements les plus divers allant des amateurs de pêche aux collectionneurs de timbres-poste, en passant par les cinéastes-amateurs, les canoëistes, les amis du turf, les horticulteurs en chambre, les protecteurs des vieillards orphelins... que sais-je encore... je me propose de vous suggérer aujourd'hui la création d'une nouvelle société. Hé oui, une de plus... mais celle-là pourrait, je crois, exercer une salutaire action.

Je voudrais voir se créer ici l'association des C.D.B. Ils ne s'agit pas, comme ces initiales pourraient vous le laisser supposer, de grouper les Coureurs des Bois, c'est un état que notre qualité de sédentaires... obligatoires nous interdit (hélas) pour le moment. Non !... l'Association des C.D.B. serait l'Association des Chasseurs de Bobards ! Avouez qu'elle aurait du moins un premier avantage, celui de ne pas manquer de gibier. Ses buts ? Mettre chaque jour à son tableau de chasse quelques grosses pièces de la journée et faire une large publicité, au rapport du soir, aux résultats de la chasse. Ses moyens pratiques d'action ? Des équipes de C.D.B. résolus, constituées dans chaque alvéole. Comme il est difficile de les doter d'un uniforme, les C.D.B. se reconnaîtraient entre eux par le port d'un brassard — naturellement — dont l'insigne ferait l'objet d'un concours — bien entendu — entre les différents artistes du camp, concours dont les résultats seraient proclamés — comme il se doit — par un jury spécialement sélectionné. Les C.D.B., dont la principale qualité devrait être la patience, s'engageraient, dès l'énoncé d'un bobard préféré devant eux, à interroger successivement, de la façon la plus serrée et avec la ténacité la plus farouche, tous les propagateurs du dit bobard pour remonter jusqu'à sa source. Et cela nous réserverait sans doute parfois quelques surprises.

Evidemment, les C.D.B. éliraient un Président, un Vice-Président, feraient tirer à l'Imprimerie du Camp des cartes d'adhérents, ainsi que les discours de leurs « officiels » prononcés au cours des réunions hebdomadaires qui se tiendraient — selon l'usage — le dimanche matin derrière les nouvelles cuisines. Et, bien entendu aussi, — j'oubliais le principal — le Président des C.D.B. aurait droit à son petit logement particulier avec éclairage, chauffage et tout-à-l'égout.

Hélas ! j'ai grand-peur que ma proposition reste sans écho tant elle risquerait de mettre à mal ces chimères que nous nous complaisons à entretenir, car, après tout, le P.G. moyen se nourrit surtout... d'illusion !

Tenez ! puisque les C.D.B. sont encore du domaine du mythe et que l'on peut continuer, sans risque, de propager tous les « tuyaux », connaissez-vous celui du 3^{me} bataillon ?... Non ?... Eh bien, c'est celui qui alimente la patinoire !



SIMPLET.

La Volière vient de fermer ses portes. Le sommeil qui précéda sa condamnation définitive nous a déjà permis de mesurer la perte que nous venons de faire ; nous avons déjà goûté ces derniers temps une impression de vide. Dans cette petite salle aux rose et bleu très Pompadour, que fit parfois vibrer la voix splendidement virile de Mme de Maintenon, nous avons connu nos meilleurs instants de détente et de rire. Il serait contraire à notre esprit français de verser des larmes inutiles ! Toutefois, il serait également vain, puisque *La Volière* appartient maintenant au passé, de taire notre secrète nostalgie ! Ce n'est pas seulement la verve communicative des chansonniers qui va nous faire défaut, c'est aussi l'asile précieux que nous offrait la Brasserie. Il est en effet difficile, dans nos conditions matérielles de vie, de recevoir "chez soi" les amis éparpillés au hasard des baraques. Les tables réservées de la Brasserie autorisaient de telles réunions, dont le grand avantage était de ne se faire aux dépens de personne. Et si nous avons parfois regretté l'excès de zèle d'un orchestre impeccable, dont les indiscretions symphoniques interrompaient nos confidences, il faut bien avouer que nous cédions alors à un défaut congénital qui nous incite toujours à nous plaindre "que la mariée soit trop belle" ! Eh oui, c'était trop beau, cette *Volière*, où les acteurs acceptaient en riant les critiques et les charges, où le sourire des vendeurs n'était pas proportionné au montant des pourboires, où la Direction devait chaque soir supplier les clients de retourner chez eux ! Et nous nous étions fort bien accoutumés à ce qui, dans notre dénuement actuel, nous paraissait un luxe, ou tout au moins un adoucissement ! Trop bien accoutumés, puisque la fermeture de *La Volière* s'accompagne d'un unanime regret.

Et maintenant, qu'allons-nous faire ? Où pourrions-nous à nouveau nous réunir et nous distraire ? Souhaitons que tous les talents ignorés jusqu'alors et que le cabaret eut le mérite de nous faire connaître, ne retournent pas à leur ancien chômage et qu'ils trouvent auprès du sévère Gounot une affectueuse embauche. Souhaitons en outre que les beaux jours reviennent nous offrir les spectacles sportifs et le doux farniente. Comme l'an passé, nous demanderons asile à l'herbe rare et nous ferons interminablement le tour des barbelés. L'un de nos camarades, tendre et délicat poète, a déjà chanté ces prisonniers « Qui vont s'entre-soufflant la fable de revivre... » Mais puisqu'il n'est aucune raison pour que cette fable nostalgique demeure à tout jamais une simple légende, ne demandez pas : « Et après ? N'y aura-t-il pas de Cabaret pour le prochain hiver ? » Question superflue ! Si notre *Volière* a fermé ses portes, consolons-nous en espérant que notre cage à tous ne tardera plus à ouvrir les siennes toutes grandes... *La Volière* ne sera plus alors qu'un lointain souvenir et, contrairement à la plupart de ceux que nous emporterons d'ici, un souvenir heureux. Ce sera sa récompense et sa gloire.

A. L.



Si nous avions un concurrent...



(voir page suivante.)

L'INDEPENDANT

D'EDELBACH

ORGANE DE DÉFENSE DES LIBERTÉS DU CAMP

Président-Fondateur : Jean ARGENTIN

UN TRISTE SIRE!

C'EST du directeur de cette infâme feuille de chou de "Canard en... KG" dont nous voulons parler. Bien qu'il ne soit pas dans nos habitudes de puiser des arguments dans la vie privée de nos adversaires, nous sommes bien obligés de constater (c'est de notoriété publique) que si le sieur Dubois joue les matrones, c'est pour approcher de plus près les ingénues de notre théâtre. N'a-t-il pas été jusqu'à écrire lui-même ses rôles pour mieux les tailler à la mesure de ses aberrations, interprétant ainsi pauvrement ses propres œuvres, car ce plumitif est aussi un écrivillon, du reste aussi dénué de talent ici que là.

Mais ayant réussi à s'introduire dans les milieux théâtraux (est-il encore un coin où ce louche personnage ne se soit pas insinué?) il s'est affilié au Syndicat d'admiration mutuelle des cabotins dont il est un des plus beaux fleurons et fait paraître maintenant dans son "Canard en...cagué" des critiques théâtrales qu'il inspire ou rédige lui-même avec une solide incompétence littéraire et scénique, confondant Volpone et Mosca, en comparant Brécard à Dullin (sic!)

Et c'est cet aristarque qui se permet de donner des leçons à notre génial Gounot dont les lauriers mérités font se dessécher d'envie tous ces histrions qui n'encensent Dubois que dans l'espoir que celui-ci leur fera l'aumône de quelques lignes dihyrmbiques en quatrième page de son torchon.

Nous devons du reste reconnaître que notre adversaire s'entend admirablement à faire son propre éloge; il n'est pour s'en convaincre que de relire les "Canards" du mois de Février où nous voyons Dubois publier un article à la gloire de "Radio 49" dont il est lui, Dubois, le directeur, tandis que cette même radio prête ses ondes au même Dubois dans le vain espoir d'augmenter le tirage de son journal.

Mais nous pensons que le comble de l'impudence a été atteint dans le dernier numéro de Février où nous voyons Dubois, en mal de copie, publier son propre panégyrique qu'il avait déjà prononcé au cours d'une réunion toute intime, à laquelle pourtant nous avions pu assister. Nous passons sur les termes effarants contenus dans ce chef-d'œuvre de narcissisme, pour ne retenir qu'un passage, celui dans lequel il remercie Harrismendy

LES PRÉBENDIERS!



Abonnés du Canard en... K.G., où va l'argent? Peut-être aurez-vous des lumières sur cette brûlante question en contemplant cette photo due à la dextérité de nos services d'informations, photo qui n'est autre que celle de la nouvelle salle des séances du Conseil d'Administration de cette intègre gazette.

et ses chansonniers de lui avoir fait "de la bonne publicité", aveu singulier qui corrobore fâcheusement certains bruits qui couraient dernièrement et suivant lesquels le Cabaret, ou tout au moins sa Direction, aurait maintenant partie liée avec nos adversaires, sous l'action de

quelles influences ou de quels intérêts?... Le diable seul le sait.

En somme, nous a fait remarquer notre spirituel informateur, logiquement, le "Canard" et la "Volière" étaient destinés à unir leurs existences."

L'impartialité qui est notre seule ligne de conduite nous interdit de conclure, laissant ce soin à nos fidèles lecteurs. En tout cas, la question est posée.

Y répondra-t-on?

L'INDEPENDANT.

Un père de trois enfants.



— Finies les vacances. Faudrait trois nouveaux dessins pour le Canard.
— Canard?... Qu'est-ce, que c'est que ça?

La "Première" à notre Théâtre du "MARIAGE DE FIGARO"

Il a lui, enfin, ce jour tant attendu, où, à la grande joie de tous ses fidèles amis et pour la confusion de la cabale, notre illustre maître le grand Gounot a pu donner toute la mesure de son talent et faire bonne justice du misérable tissu de calomnies ourdies par la bassesse et l'envie.

Décrire pertinemment ce triomphe sans précédent, nous ne saurions, et c'est avec une pleine conscience de notre indignité que nous osons joindre le modeste écho de notre plume aux voix éclatantes de la renommée. Surmontant le sentiment de notre insuffisance nous allons tenter de retracer ces minutes inoubliables.

Dès les premières répétitions, tout faisait prévoir un infaillible succès mais les plus fanatiques partisans du maître, eux-mêmes, n'avaient pu le concevoir si grand.

C'est l'âme étreinte d'un grandiose pressentiment que, pour assister à cette première à jamais glorieuse, nous nous sommes acheminés vers le Théâtre de l'Oflag XVII A complètement transformé et qui ne pouvait trouver une plus triomphale occasion de faire sa réouverture. Une véritable marée humaine assiégeait le péristyle, s'entassait sur le perron. Le service d'ordre vêtu de son seyant uniforme amarante et dirigé avec autorité et maîtrise par le capitaine Eon armé du superbe stick d'honneur qui lui fut offert par son dévoué personnel, canalisait cette foule avide d'être admise à pénétrer dans le sanctuaire des Muses.

Notre qualité d'envoyé spécial de l'Indépendant nous vaut l'accueil le plus empressé. Les portes franchies, nous traversons l'immense hall étincelant de dorures et ruisselant de lumière, et, par le vaste escalier à double révolution qui mène au premier étage, nous sommes conduits



Ci-dessus, la monumentale façade du théâtre de l'Oflag XVII A après son entière transformation, réalisée avec une surprenante rapidité et qui le consacre définitivement comme l'un des modèles du genre. (Manzagol, architecte.)
Ci-contre, la salle du théâtre avec ses nouveaux aménagements, vue prise lors de la triomphale première du Mariage de Figaro. Sur scène, apothéose de Gounot, la foule couronne son buste au milieu des ovations.



Fin de "L'INDÉPENDANT"

à l'une des loges d'honneur. Le seul aspect de la salle, devant même que le rideau soit levé, est un enchantement. Nous ne tenterons pas d'énumérer les splendeurs qui, de toutes parts, sollicitent les yeux du spectateur ébloui. Contentons-nous de mentionner le plafond d'Edelmann, chef-d'œuvre du maître, qui, d'un pinceau audacieux et subtil, a développé dans le style néo-expressiste le plus pur, une puissante allégorie : "Apollon accueille sur le Parnasse l'Odéon et la Comédie Française et préside à leurs épousailles mystiques". Nous ne saurions non plus passer sous silence les monumentales "Gloires à l'essor" orange et marron qui s'érigent, dominatrices, des deux côtés du proscenium.

Mais les trois coups sont frappés, tous les cœurs s'arrêtent de battre. Le rideau se lève sur un prestigieux décor de Vallery-Radot. Gounot (*Figaro*) est en scène avec Manzagol



MANZAGOL
la sémillante interprète de Suzanne

(Suzanne). L'immense assemblée n'est plus qu'une seule âme, elle est tout entière la proie de l'Enchanteur... Désormais, pendant toute la pièce elle va, envoûtée, demeurer suspendue à ses lèvres, haletant à son rythme et ne reprenant ses sens que pour éclater en applaudissements insensés qui vont, comme une avalanche, s'amplifiant sans cesse jusqu'à la fin.

Donner avec de pauvres mots, même une idée de ce jeu souverain, nous ne l'oserions : on ne décrit pas la foudre qui vous frappe. Ceux de nos lecteurs qui l'ont vu en garderont toute leur vie l'image ineffaçable, ceux qui n'ont pas eu la bonne fortune d'obtenir une place pour cette inoubliable première pourront prendre leur revanche au cours des cent cinquante représentations prévues.

Le rideau se baisse sur le trentième rappel au milieu d'ovations dont rien ne saurait donner une idée. Déjà la salle éclate en un concert de louanges. Soudain le rideau se relève, les spectateurs demeurent en suspens. Une foule en délire conduite par les acteurs envahit le plateau, portant à sa tête le buste de Gounot sculpté par Dezavelle en marbre de Carrare aggloméré. L'effigie est couronnée par Suzanne d'une branche de laurier d'or, les fleurs pleuvent de tous côtés. L'enthousiasme déborde dans la salle et le maître, porté en triomphe, étreint de toutes parts, se dérobe modestement au milieu de ses admirateurs. La clameur des vivats se mêle, en un prodigieux tumulte, au

fracas des gradins qui s'effondrent sous les trépignements frénétiques et l'on peut craindre un instant de voir le temple s'écrouler sur l'idole et ses adorateurs.

Eblouis d'une flamme trop aveuglante nos yeux ont, nous le confessons, mal distingué le jeu, pourtant si plein de mérite, de la pléiade d'acteurs de choix dont le maître a su s'entourer et dont les talents aux mille facettes font valoir le sien comme un entourage de perles donne à l'éclat d'un solitaire tout son prix.

Manzagol a campé une sémillante Suzanne, jolie comme un cœur, vraie soubrette de répertoire, amoureuse aguichante et grande coquette. Missonnié, une Rosine qui sait parer d'une grâce touchante et langoureuse la dignité d'une vraie grande dame. Bouquet, un Almoviva de grande classe, séducteur entreprenant et sûr de lui, plein de morgue castillane. Renault, un Bartholo bougon et chicanier, aux arguties inépuisables. Dubois, un Bazile papelard et chafouin. Enfin, Boisseau s'est montré une duègne dans la meilleure tradition et Puzin, un Brid'oison comique bien dans la note.

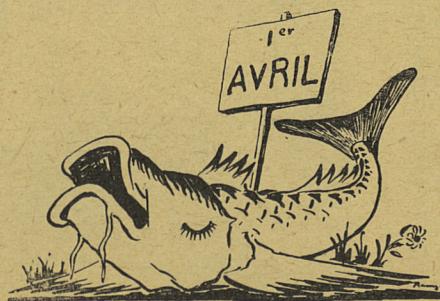
Nous ferons cependant une mention toute spéciale pour Grimault qui, une fois de plus, s'est renouvelé en incarnant, avec son aisance coutumière, un Chérubin éblouissant, petit démon espiègle et insaisissable, tout pétri du charme un peu ambigu de l'adolescence. Son interprétation si personnelle de la tendre et mélancolique romance *J'avais une marraine*, accompagnée par la fanfare est un chef-d'œuvre de délicatesse et de sentiment.

Rendons enfin un juste tribut d'hommage à la perfection de la mise en scène, au jeu plein de naturel et de finesse de la figuration, aux somptueux costumes de la maison Rossignol, De Villartay et Cie. Rappelons aussi, pour lui offrir le témoignage de notre admiration le nom du talentueux architecte Manzagol aussi prestigieux bâtisseur qu'acteur à qui nous devons l'édification dans un temps record, de ce théâtre-modèle que plus d'une capitale nous envie-raient.

Joignant pour finir, notre humble voix au concert d'éloges qui s'élève de tous côtés dans le camp, nous formulerons, au nom de nos lecteurs cette solennelle adjuration : « Persévérez, ô grand prêtre de l'Art, dans votre sainte mission ! Continuez, par le spectacle sans cesse renouvelé des immortels chefs-d'œuvres de tous les temps, à reconforter nos cœurs, à nourrir nos esprits, à élever nos âmes. »

Et nous sommes bien sûrs que notre grand Gounot ne faillira pas à cette tâche sacrée.

LA HARPE.



SPECTACLE DE L'ÉQUIPE

GRINGOIRE

Comédie en 1 acte
de Théodore de BANVILLE

LA PIE BORGNE

Comédie en 1 acte
de René BENJAMIN

« Les spectacles de "L'Equipe" sont toujours très éclectiques », dirait notre ami Renault, créateur de slogans; il aurait raison. *L'Equipe* est liée à mes souvenirs de jeunesse, souvenirs de prisonnier, bien entendu. Pas mal de ses membres ont disparu, tant mieux pour eux et nous, nous sommes rassis, tant pis pour nous.

Évidemment, depuis 1866, *Gringoire* a vieilli lentement mais sûrement. Toute la partie d'émotion sentimentale sent le Napoléon III. Peut-être un jour cela reviendra à la mode, car il est de l'expression des sentiments comme de l'ameublement. Une chaise est toujours une chaise, mais le style en change. Actuellement, le Second Empire n'est plus très prisé, ne nous désolons pas, le Louis-Philippe se revendait bien chez les antiquaires.

En reprenant *Gringoire*, la Comédie-Française en a confié le rôle à Jean-Louis Barrault, le plus moderne de nos comédiens, et ceci afin de secouer la poussière ramassée au cours des innombrables représentations de collège qui ont, petit à petit, pétrifié l'œuvre de Théodore de Banville.

Gounot est un bon artisan du théâtre, connaissant le métier et toutes ses ficelles, le texte est détaillé comme il faut, la mimique expressive, le geste juste. Il campe tout à tour un *Gringoire* famélique, désinvolte, insolent, puis le personnage éternel de l'amoureux craintif qui part du ver de terre amoureux d'une étoile pour aboutir à Cyrano.

Tout cela est bien, très bien, mais il y manque le grain de folie qui rend quelquefois sapides les œuvres les plus fades.

Walter campe un Louis XI aux réactions classiques, son jeu est bon. Douet, en Olivier le Daim, a tendance à jouer un peu trop le drame historique dans la tradition de feu *l'Ambigu*. Moussé (Simon Fournier), est le frère heureux de Balthazar; Leroux, très à l'aise en Nicole Andry. Charrier est bien joli et pour cela nous lui accorderons les circonstances atténuantes.

* * *

René Benjamin, conférencier et journaliste de grande classe, a produit un certain nombre de comédies aux carrières diverses. *La Pie Borgne* porte la marque du meilleur René Benjamin, homme de théâtre. Cette comédie, empreinte d'une connaissance approfondie de l'âme féminine, nous enchante. Elle est admirablement enlevée par une équipe très homogène. Côté féminin, Béliard remporte un succès de plus et donne le ton à une interprétation pleine de vie et d'allant. Renault se montre étonnamment jeune et naturel. Dhombres, au théâtre, égale le Dhombres de la baraque 15 Est (et de plus, il ressemble, sous son maquillage, au dernier locataire du Palais de l'Élysée). Mercier est plein d'une malicieuse philosophie, Graillet d'une exubérance débordante; quelle famille pétulante !

Turin et Fauchoux construisent des décors chauds, intimes, lumineux et cela aussi contribue avec l'habile mise en scène de Gounot, à la nouvelle réussite de *L'Equipe*.

D. M.

UNE HEURE A LA BIBLIOTHÈQUE

par F. HUCHET

Le vrai lecteur, amoureux non de son livre, mais de sa lecture, est exclusif et impatient : il n'est besoin, pour s'en rendre compte, que de passer une heure à la bibliothèque où, parmi les étudiants de tout poil, quelques "vrais lecteurs", abandonnés à leur évasion provisoire, foudroient du regard le moindre catharreau qui se manifeste. C'est là, peut-être, un excès ; au fond, ils ont raison. Le plaisir de lire ne doit connaître ni trouble, ni contrainte.

Enfants, beaucoup d'entre nous avaient déjà une profonde aversion pour les livres illustrés ; nous leur reprochions d'imposer aux héros de l'histoire une apparence différente de ce que nous imaginions ; maintenant encore, le moindre bois gravé à figure humaine peut paraître une intrusion insupportable.

Que dire alors de ces critiques honteux qui ne peuvent se retenir d'annoter les marges de nos livres ? Je suis tombé l'autre jour sur un essai que j'ai dû abandonner pour cela : un disciple original avait sans danger approuvé, commenté et massacré le maître. Ce serait une bonne œuvre que de faire disparaître ces pollutions quand nous les rencontrons ; s'ils ont vraiment quelque chose à dire, nos critiques n'ont qu'à se faire éditer : ils trouveront certainement quelqu'un dans le camp.

* *

On a relativement peu écrit sur l'Amérique latine, et bien des récits composés sur place ne sont pas venus jusqu'à nous. Une telle diversité de mœurs et de paysages mérite pourtant notre curiosité : il suffit pour s'en persuader de lire *le Serpent à plumes*, de Lawrence, ou la *Croisière d'hiver*, de Huxley. Un essai bien choisi entrainera le lecteur dans un domaine d'une richesse inépuisable.

Sous le titre *Récits de la vie américaine*, nous avons ici un recueil de nouvelles qui, bien que fort brèves en général, donnent un tableau d'ailleurs édulcoré des ressources de cette littérature. Celui qui voudrait poursuivre n'a qu'à noter pour le retour *Le Sang plus vite* du péruvien V. G. Calderon, qui a écrit en français quelques nouvelles d'un réalisme dont notre Grand-Guignol est fort éloigné.

L'Argentine est représentée au camp par un beau roman espagnol de Larreta ; dans le même chapitre, je signale aussi, pour plus tard, le long pamphlet d'un politicien, Sarmiento, qui dresse à propos de Facundo et sous ce titre, un tableau complet de la vie en Argentine au début du XIXe siècle.

Que nos goûts nous portent vers l'aventure, le roman de mœurs ou les conflits psychologiques, nous avons tous été attirés, à l'origine, par le plaisir de lire une histoire ; mais à part quelques variantes, le nombre des situations possibles s'avère assez vite limité. A mesure que son expérience se confirme, il semble donc que le lecteur aille chercher ses satisfactions autre part que dans le sujet même du récit, je veux dire dans la couleur, le style, la langue, en un mot. N'est-ce pas d'ailleurs sur ce critère qu'à une plus grande échelle se base le jugement des années ? Au début de notre séjour au camp, les circonstances ont mis entre nos mains nombre de romans français dont les auteurs, avouons-le, ne nous étaient guère connus que de nom. Qui d'entre nous lisait Nodier, Barbey, Nerval ? A la lecture, force fut bien de constater que ces gens-là écrivaient en français ; et nous les avons salués en pensant à nombre de nos contemporains.

On pourrait s'amuser à peser à cette balance les chances de postérité des célébrités actuelles. Tant de livres ont paru depuis vingt ans que les bouquinistes regorgent d'exemplaires coupés ou vierges, autographiés ou non ; et c'est un fait de notoriété courante que sur les quais de la Seine les plus grands maîtres voisinent en étrange compagnie. On ne peut guère parler ici de mode, mais le goût évolue avec une rapidité et une rigueur déconcertantes. Pensez, pour le théâtre, à ce *Jean de la Lune* qui nous avait charmés, aux *Plus beaux yeux du monde*, au *Paquebot Tenacity*, qui visaient à la poésie, voire à la simplicité, et dont l'exhumation nous produit aujourd'hui une telle impression de fausse philosophie et de surcharge sentimentale. Il en va de même pour la chose imprimée, et dans tout ce que nous lisons il y a deux ou trois lustres, peu, bien peu de romans sont encore assez actuels pour nous plaire, ou assez anciens déjà pour ne plus se démoder.

Parmi ces derniers, cependant, il y a ici de quoi nous satisfaire. Sans parler des *Leçons d'amour dans un parc*, qui ne sauraient passer de mode, nous relisons avec un réel plaisir quelques romans de Boylesve ; et mieux encore, *La Bien-aimée*, de J.-L. Vaudoyer, qui est à tout le moins la réelle synthèse d'une époque ignorée. On y trouve les amours mondaines, les intrigues citadines entrecoupées de baise-mains, et les déclarations au clair de lune dans des parcs où la fûtaie alterne avec les groupes mythologiques

Je crois que nous rencontrerons avec une sympathie teintée de mélancolie cette époque sans doute ni pire ni meilleure qu'une autre, mais qui mettant des formes dans les manifestations quotidiennes, connaissait encore des sujets de scandale, pouvaient sans invraisemblance mêler à des adultes souvent cyniques le charme périssable des adolescents ingénus et des jeunes filles secrètes.

* *

Les femmes-écrivains n'ont guère de succès en France ; il faut avouer que peu d'entre elles se sont élevées au-dessus d'une honnête moyenne. Peut-être est-ce en partie sa solitude qui vaut à Colette d'être bien représentée ici ; de toute façon, il faut s'en féliciter. Je ne pense pas tant à la première Colette, celle des Claudine : comme dit mon voisin du dessus, elle fait un peu « histoires légères pour vieux messieurs ». Non plus à la deuxième, celle des tournées de province, qui semble la moins bonne. Je pense à la dernière, la Colette actuelle de la psychologie du couple et des souvenirs régionaux. Il y a pour certains prudes, nous le savons, quelque chose de rebutant dans sa manière directe et incisive, et plus encore dans cette prédominance du sensoriel qui compose dans ses récits une ambiance de sensualité, voire d'animalité quelquefois indiscreète.

Mais le réalisme n'exclut pas la poésie. Et à l'heure où l'on veut revenir aux vertus fondamentales, c'est un plaisir de choix que de réapprendre la religion du terroir dans ces pages enchantées qui traduisent la terre humide et l'amour de la vie.

* *

J'ai trouvé ici le *Carnet de route du juif errant*, d'Alexandre Arnoux. Voici un nom qui n'a jamais pu toucher le grand public, on ne sait pourquoi ; et ces dernières années, Arnoux écrivit seulement les dialogues d'un certain nombre de films produits en France.

Lui aussi cependant a le don de l'image, et le ton sur lequel il fait épiloguer son juif historique, à la fois bonhomme et odieux, balance constamment entre un humour philosophe et une symbolique extrêmement poétique. Dans son *Enchanteur Merlin*, Arnoux a également jeté un coup d'œil sur ce bas monde à travers une lunette inattendue. Sa fantaisie l'apparente au meilleur Kipling de « Puck », et disons-le, c'est écrit en français. Lisez le *Carnet de route*. Vous y verrez, surtout dans la première moitié, que la qualité n'est pas toujours dans les grands tirages.

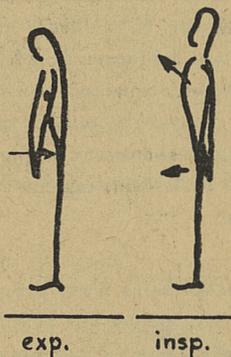
EXERCICES RESPIRATOIRES

Dans le dernier numéro, j'ai exposé la valeur de l'exercice respiratoire, en dehors de toute autre considération physiologique, comme élément de la rééducation de la sangle abdominale.

Voici la description de trois exercices spécifiquement respiratoire :

1° Exercices usuels :

a) *En station debout*, les bras tombant naturellement le long des jambes.



Expiration : amener les mains dos à dos et expirer longuement en contractant progressivement la musculature abdominale, et en relâchant les muscles du dos et de la nuque.

Inspiration : redresser le dos et un peu la tête, rapprocher les omoplates, tendre le ventre et inspirer longuement.

Vers la fin de l'inspiration les mains s'ouvrent, la paume vers l'avant (intervention des fibres médianes et basses des grands pectoraux).

b) *En station assise*, jambes croisées : à la bouddha.

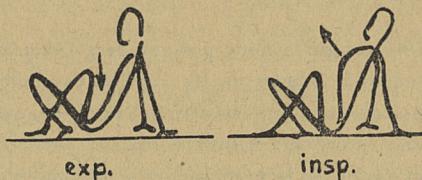
Le tronc est relâché légèrement, penché un peu vers l'arrière, les mains s'appuient au sol à 50 cm. environ en arrière des fesses.

expiration : par la contraction abdominale
inspiration : avec le redressement dorsal
(les mains n'ont pas quitté leur appui).

2° *Exercice calmant* (à exécuter en fin de séance ou après quelques exercices musculaires particulièrement intenses).

Il s'exécute en position couchée ; les jambes sont à demi-pliées (relâchement de l'abdomen).

Expiration : les bras sont ramenés le long des cuisses, l'expiration est forcée grâce à une contraction poussée de la sangle abdominale.



Inspiration : les bras sont reportés, bien tendus, vers l'arrière, jusqu'à ce que les épaules, les coudes et les poignets (et non les doigts) soient en contact avec le sol. Le thorax est ainsi soulevé au maximum.

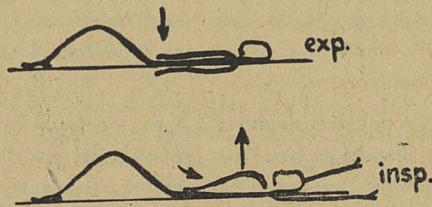
3° Fautes générales à éviter :

a) un arrêt marqué entre l'inspiration et l'expiration ;

b) les épaules haussées ;

c) le fléchissement prononcé de la colonne vertébrale dans l'expiration (exercice en station debout).

Règle absolue : Ne jamais exécuter les exercices respiratoires "à vide", c'est-à-dire sans l'exé-



cution préalable d'exercices musculaires. En effet, avant d'apporter à l'organisme une grande quantité d'oxygène, il faut créer en lui un véritable besoin de ce gaz, grâce à une production du gaz antagoniste, le CO₂. Or, l'exercice musculaire est grand producteur de CO₂.

Le vrai "Couscous" Oflag



Le couscous ce plat africain dont vous avez tous entendu parler (comme le fez ou la fantasia) exige une préparation quasi rituelle.

Les « purs » ou les vrais coloniaux et parmi eux mon ami Toto Guérin que tous connaissent bien ici, vous diront qu'il doit être préparé et cuit à la vapeur. Or si nous trouvons parfois du couscous dans un colis, on n'a jamais reçu, que je sache, de « couscoussier » indispensable pour le cuisinier selon la recette traditionnelle. Il nous faudra donc opérer sans ce fameux ustensile et malgré cela ne point nous servir directement du feu.

Prenons, si vous le voulez bien, les ingrédients nécessaires pour un couscous d'alvéole, soit pour dix personnes : 6 quarts de couscous, 3 potages Maggi, 2 beaux oignons, 2 cuillères à soupe de graisse, 5 litres d'eau. Placez votre eau sur la cuisinière et faites bouillir. Mettez-y alors les potages Maggi délayés préalablement dans de l'eau froide. Laissez bouillir 1/4 d'heure. Pendant que votre bouillon se prépare, vous faites roussir, à la graisse, vos oignons dans une gamelle. Quand ils sont bien dorés vous les versez dans le potage. Revenons au couscous que vous avez mis dans un grand récipient muni d'un couvercle. Ce récipient — et là, attention! — est placé à proximité du feu sur un tabouret. Lorsque le potage que vous avez salé poivré, épicé selon votre goût ou possibilités, sera prêt, vous l'incorporez par petite quantité (louche par louche) au couscous, en remuant constamment. Toutes les 2 ou 3 louches vous passez le couscous au feu direct pendant 20 secondes en agitant afin d'éviter qu'il brûle. Puis pendant 2 minutes, vous remettez sur le tabouret, votre récipient hermétiquement clos. Vous répétez ces opérations jusqu'à ce que le couscous soit bien gonflé et cuit, tout en restant sec et entier.

Avec le reste du potage, environ 3/4 de gamelle, vous confectionnez une sauce en y ajoutant une boîte de tomate concentrée et un peu de safran. Bien entendu, à défaut de mouton, une boîte de bœuf serait la bienvenue dans cette sauce!

Ayez confiance! Tenez-vous en étroitement à cette méthode de cuisson, vous serez satisfait. Le « colonial » dont nous parlons au début, qui est par surcroît un fin gourmet, a goûté ce couscous « Oflag » et je dirai même apprécié.

N'est-ce pas là une référence flatteuse?...

SOUPLET.

ENCORE UNE !

— Quoi? Que me dites-vous? Hein? Encore une exposition, qu'est-ce donc que cette histoire?

— Non, monsieur, non, ce n'est pas une histoire. C'est la plus pure réalité; je vous ai parlé d'une exposition, en effet, et si j'ai dit exposition, ce n'est pas sans raison.

— Précisez donc, alors...

— Ne craignez rien, mon cher, et surtout n'allez pas vous imaginer que c'est par opposition à la "Semaine de France" que les Hommes de Troupe du Camp font celle-ci. Cette exposition, c'est la leur, c'est-à-dire que ce sont eux qui l'ont organisée et qu'elle ouvrira ses portes le 1^{er} mai.

— Où donc?

— Chut, ne vous impatientez pas, on vous le dira en temps voulu.

— Et quel en sera le sujet?

— Le travail manuel... et tout le bénéfice ira au Secours National.

— Il y aura donc bénéfice?

— Bien sûr, puisque les programmes seront vendus. Si vous voulez vous en procurer, il suffit de le demander à votre chef de baraque qui délèguera un officier de sa baraque vers la cantine des Hommes de Troupe (Baraque 11). Ce délégué percevra en outre deux programmes de luxe pour sa baraque qui seront mis aux enchères.

— Attendez un peu, je m'y perds...

— C'est pourtant simple; rappelez-vous: 1^{er} mai 1942, Exposition du Travail, entièrement organisée par les Hommes de Troupe au profit du Secours National.

Lire "LE CANARD"

c'est bien, mais lire...

LE SIEN, c'est mieux!

ABONNEZ-VOUS!

Chronique Religieuse

LE MOT DE L'AUMONIER

Pâques ! Anniversaire du triomphe de Jésus, vainqueur du péché et de la mort. « C'est, affirme Bossuet, l'événement central de toute l'histoire ». C'est la preuve la plus éclatante de la divinité du Christ et la base de toute notre foi. Le Sauveur, en effet, veut nous associer à sa victoire et nous propose de ressusciter avec Lui, si nous nous unissons à Lui par l'état de grâce et la Sainte Communion. Or, quel est celui d'entre nous qui pourrait refuser un tel appel ?

Nos belles conférences de Carême nous ont montré l'exemple des Saints de chez nous, de ceux des nôtres qui ont cru à la Résurrection et se sont donnés au Christ, de ceux qui par le Sauveur ont été éclairés et fortifiés pour les tâches grandioses auxquelles la Providence les destinait. Pourquoi refuserions-nous de nous unir, nous aussi, au Christ, pour être à la hauteur de notre tâche ? Ce que nos prédécesseurs ont fait, ne pourrions-nous le faire nous aussi, puisque nous savons où ils puisaient leur force et leur sens de la discipline, leur valeur et leur réalisme, la générosité de leur amour, leur constance dans la souffrance et leur invincible espérance ? Rejetons, suivant le conseil de l'Apôtre, le vieux levain que constituent toutes nos imperfections. En faisant nos Pâques, affirmons notre Foi et puisons dans l'Eucharistie cette grâce d'union à Dieu et de communion avec nos frères. Recevons ce gage de la vie éternelle où bien des nôtres, parents et amis, nous attendent. Et une véritable vie nouvelle commencera pour nous. Malgré la captivité, un peu plus de joie pénétrera notre âme parce que dans l'union à Dieu nous aurons retrouvé les nôtres, nous aurons conscience d'avoir fait notre devoir, nous nous aimerons mieux les uns les autres. La grâce du Christ nous rendra plus forts dans l'épreuve et notre souffrance unie ainsi à celle du Sauveur servira à réparer le passé et surtout à préparer un avenir meilleur ; notre Résurrection.

COMMUNAUTÉ PROTESTANTE

1. Culte du Dimanche : 10 h. B. 9 E.
 2. Cultes sur semaine : Mercredi, Jeudi, Samedi, 19 h. 30, 9 C.
 3. Réunions diverses : Eclaireurs Unionistes : Dimanche 19 h. 30 ; Chant : Lundi, Mardi, Mercredi, 13 heures, Mardi 19 h. 30, Samedi 16 heures.
- Conférences : Jeudi 13 heures, La Vie de Jésus. pasteur Bordreuil.
- Cercle d'action chrétienne : Lundi 16 heures.



BRIDGE

LES ENTAMES

A la demande de plusieurs lecteurs, nous donnerons à cette place, dans chaque numéro, quelques principes du jeu de la carte. Nous commençons aujourd'hui par les entames, en nous bornant à une étude technique.

1. — Entamés dans la couleur annoncée par le partenaire :

1^o Couleur courte : 3 cartes au plus.

A R x : R, puis A.

A R : A, puis R.

A x x, R x x, D x x, V x x : l'honneur à un contrat d'atout, la plus petite carte à S A, sauf avec R D x, D V x, V 10 x où l'on joue la plus haute, 10 x x : le 10.

A x, R x, D x, V x, 10 x : l'honneur.

x x x ou x x : la plus haute (puis écarter en descendant ; exemple : 9, 6, 2, entame 9, puis fournir le 6 et non le 2 à la première occasion qui suivra ; 9, suivi du 2 prouve 9, 2 secs).

2^o Couleur longue : 4 cartes au moins.

La 4^e meilleure, sauf contre un contrat d'atout avec :

A x x x, R D x x, D V x x.

PROBLÈME No 25

♠ A R 8 6 3
♥ A 9 5
O. ♦ 7 6 5
♣ A 3

Enchères : S. O. N. E.
— 1 ♠ Contre —
2 ♣ 2 ♠ 3 ♣ —

Quelle sera l'entame de O. ?

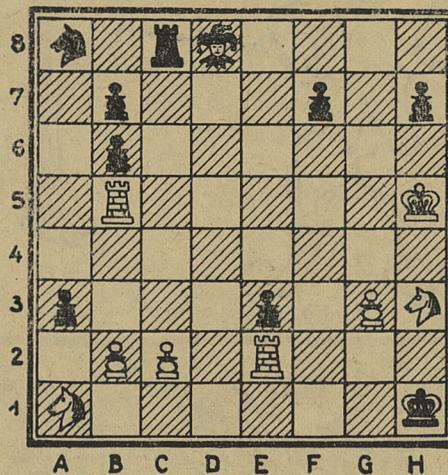
SOLUTION

O part de ♦ 7 ; en effet, la seule carte entre possible est ♥ et les enchères la rendent dangereuse, soit que N ait D x x avec S : x x, soit que S ait D x x avec N : x, chose plus probable que de trouver D x x ou x x chez E. La vue du Mort lui montrera peut-être que cet espoir est vain, mais lui indiquera sans doute alors quel autre plan choisir : l'As de ♣ lui donnant la certitude de pouvoir changer à temps de tactique.



ECHECS

PROBLEME no 22



Blancs : Rh5, Te2, Tb5, Ca1, Ch3, Pb2, Pc2, Pg5.

Noirs : Rh1, Tc8, Fd8, Ca8, Pa5, Pb6, Pb7, Pe5, Pf7, Ph7.

Mat en cinq coups

SOLUTION DU PROBLÈME No 21

1) Dh2! — Tg2

2) Dd6! — Td2

3) Da3 — mat.

Si 1)... — Tb4

2) Dh6 †!

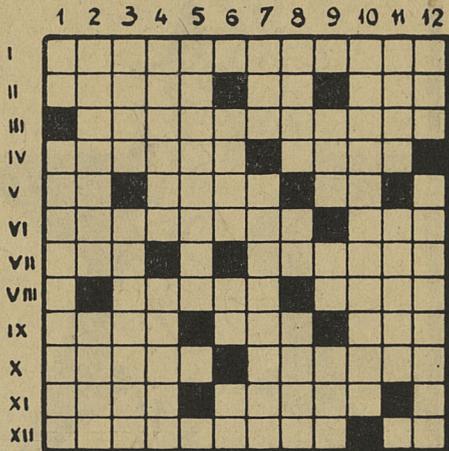
Si 1)... — Td4 ou h4

2) De2!



MOTS CROISÉS

PROBLÈME TORQUÉMADA No 2



HORIZONTALEMENT. — I. Habile navigateur. — II. Un peu fort. Qui a pris le départ. Chargé d'un appel. — III. Début de saison. — IV. Confiée à un garçon. Ser- rée par un soldat. — V. Celui dont on parle. Pour palais italiens. Fut, ces dernières années, plusieurs fois enter- rée. — VI. Plus souvent assez bien que très bien. Amélio- re les lentilles. — VII. Fin de création. Manquent aux fours. — VIII. Dans les communiqués. Partie d'un jeu. — IX. Très peu. Répond à un pincement. Déprédateur de biens ecclésiastiques. — X. Où l'on n'est pas à une mi- nute près. Incombe à un mort. — XI. Guide. Paye les pots cassés. — XII. Fit rentrer Voltaire. Article féminin.

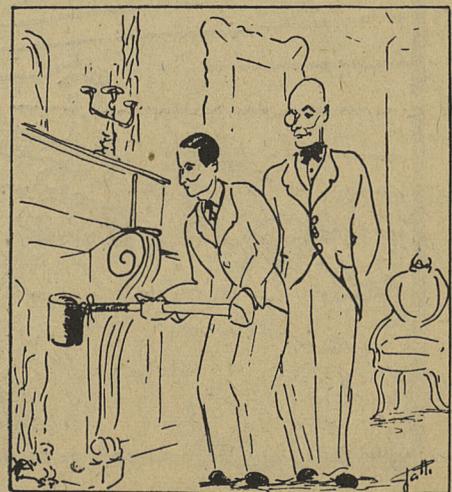
VERTICALEMENT. — 1. N'est plus de notre âge. Lieu de réunion. — 2. Indifférentes aux sourds. Oter. — 3. Lieu de tout repos. Huile marine. — 4. Sensible chez un ami. Protègent les bâtiments. — 5. Patience. — 6. Bon pour les animaux. On le risque avec tout. Opéra inache- vé. — 7. Avec le pied gauche. La femme de 40 ans devant son miroir. — 8. L'argent quelquefois. Souvent oublié. Actuellement peu garni. — 9. Suit la prise d'une ligne. Lien. Se prend sans plaisir. — 10. En belle forme. — 11. Alliance, Dirige les ouvrières. — 12. Débute à zéro. Fait la part des choses.

SOLUTION DU PROBLÈME No 1

HORIZONTALEMENT. — 1. Truites. Etat. — II. Ou- bli. Kimono. — III. Tribunal. — IV. Piqûre. Sente. — V. Inusable. E. O. R. — VI. Etiage. Norme. — VII. Et. Ela. Cris. — VIII. Très. Lestée. — IX. An. Opérer. Si. — X. Parti. Ilot. — XI. Été. Amélioré. — XII. Défénestré.

VERTICALEMENT. — 1. Toupie. Tapée. — 2. Ru. Internat. — 3. Ubiquité. Red. — 4. Il. Usa. Sot. — 5. Ti- rage. Piaf. — 6. Rebelle. Me. — 7. Ski. Aérien. — 8. Ib- sen. Selle. — 9. Emue. Octrois. — 10. Tonnerre. Tôt. — 11. Anatomies. R. R. — 12. Tolérés. Idée.

UN BON TRUC APPORTÉ DE L'OFLAG



— Quelques secondes, Cher Baron, et l'eau sera chaude pour le thé.

Le Canard en goguet... te



Notre grande vedette vient d'être nommée
membre honoraire de la Société Astronomique.



Enfin! on lui a rendu sa clef....!



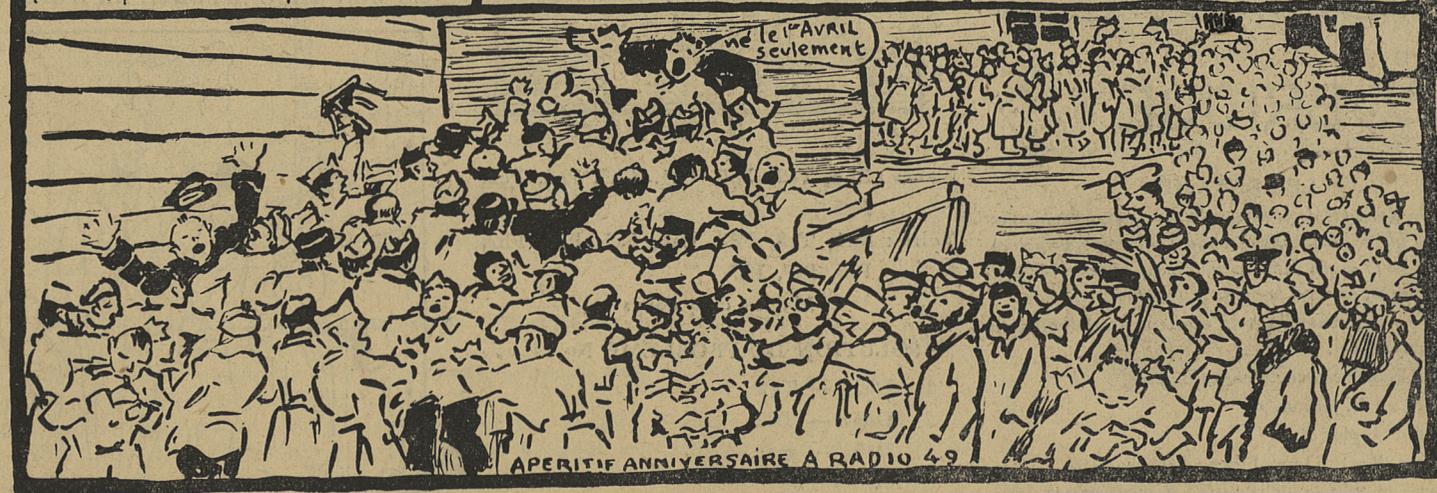
N'omet pas de parler du 1er Avril! c'est ce jour là
qu'on m'a fait avaler des pilules Orientales.



Quel est l'idiot qui m'a fait ça...?



Tiens! la contrebasse qui joue toute seule!...



APERITIF ANNIVERSAIRE A RADIO 49